

VAN EVERBROECK, C. et VERSTRAETE, P.

LE SILENCE MUTILÉ: LES SOLDATS INVALIDES DE LA GRANDE GUERRE

Presses universitaires de Namur, 2014

‘Le silence mutilé’, titre évocateur choisi par les auteurs de cet ouvrage, contient à lui seul toute la démarche dans laquelle se sont inscrits Christine Van Everbroeck (Musée Royal de l’Armée et d’Histoire Militaire) et Pieter Verstraete (KUL) afin de faire parler un pan de l’histoire de la Première Guerre mondiale bien trop longtemps passé sous silence.

La notion de silence, capitale dans ce livre, transparait en filigrane tout au long des 150 pages. Le silence, c’est bien sûr l’absence de bruit. Mais le silence c’est aussi choisir de ne pas évoquer certains éléments. Et les taire c’est modifier le contenu de la mémoire. C’est pourquoi aucune mémoire n’est neutre et aucun silence n’est anodin. Le silence est parfois bien plus parlant qu’il n’y paraît de prime abord pour comprendre le passé d’une société.

Ce livre coécrit par deux historiens, et publié aux Presses Universitaires Namuroises (PUN), souhaite faire la part belle aux oubliés de la Grande Guerre et à leur réinsertion - parfois difficile - dans la société. Tout l’enjeu de l’ouvrage est de comprendre comment les mutilés de la Première Guerre mondiale, au crépuscule de ce conflit majeur du 20^{ème} siècle, au moment où le bruit des canons a fait place au silence, ont peu à peu sombré dans l’oubli et le silence de la mémoire.

Le nombre de soldats revenus blessés physiquement ou mentalement de cette guerre atteint, selon les estimations, les huit millions. Remettre en mémoire le sort de ces soldats invalides de la Première Guerre mondiale est l’objectif poursuivi par les deux auteurs du livre. ‘Remettre en mémoire’ parce que ce n’est que très progressivement que ces figures emblématiques de ce conflit mondial s’en sont effacées. En effet, dans l’immédiat après-guerre, ces soldats ont naturellement été conviés aux commémorations et interviewés dans les journaux ; leurs revendications étaient écoutées, leur histoire était connue de leurs contemporains. Mais peu à peu, au fil des décennies, jusqu’à la fin de la Seconde Guerre mondiale, les invalides de la Grande Guerre et plus particulièrement les victimes du *shell shock* (choc de l’obus) sont tombés dans l’oubli, les troubles psychiatriques demeurant à l’époque un tabou.

De nombreux ouvrages ont déjà été consacrés au fonctionnement du service médical⁽¹⁾ durant la Première Guerre mondiale mais le livre de Christine Van Everbroeck et Pieter Verstraete a la particularité de s’intéresser plus particulièrement au point de vue des victimes et d’écouter les récits de ces soldats revenus mutilés du front. Trop longtemps, la mémoire collective n’a retenu de la Première Guerre mondiale que ses tranchées, sa durée et ses morts gisants sous les coquelicots rouge sang. Trop longtemps, elle a

passé sous silence le sort des soldats revenus vivants mais non indemnes de cette guerre. L'ouvrage que nous présentons ici fait partie de cette vague de travaux historiques qui ont souhaité sortir de la vision réductrice dans laquelle l'histoire du premier conflit mondial a longtemps été confinée. Depuis la fin du vingtième siècle, les historiens adoptent sur la Première Guerre mondiale un point de vue plus humain. Ils tentent 'd'éclairer cette page sombre' de l'Histoire.

Sur base d'archives inexploitées, de recherches historiques et de documents personnels, les auteurs n'ont pas seulement cherché à mettre en évidence les incidences de la Grande Guerre sur le corps et l'esprit des soldats belges. Bien plus, ils ont répertorié les mesures prises par la Belgique pour tenter de réinsérer les soldats mutilés dans l'armée et dans la société civile pendant et surtout à la suite de la Première Guerre mondiale. À travers ces multiples sources, les auteurs proposent donc un récit teinté de poésie sur l'expérience de réinsertion des soldats invalides.

Ce point de vue original comporte cependant quelques limites. En effet, le silence relatif au souvenir des soldats invalides n'est pas entièrement brisé. Notamment, certains aspects de la thématique n'ont pu être totalement étudiés faute de sources suffisantes. Nous pouvons par exemple citer l'absence de représentations des soldats souffrant de troubles psychologiques. Contrairement aux invalides physiques, les malades mentaux n'ont pas illustré les cartes postales, affiches, dessins ou lithographies ; de telles sources auraient été précieuses.

Pour traiter de la rééducation et de la réinsertion des soldats et invalides belges, le livre est divisé en quatre chapitres. Les deux premiers chapitres parlent des soins octroyés aux soldats invalides belges pendant la guerre. Les deux derniers abordent plutôt la question de leur retour dans la société et au sein de leur famille à la fin des hostilités. Chaque chapitre se concentre plus particulièrement soit sur les soldats touchés physiquement soit sur ceux souffrant de troubles psychologiques. L'angle favorisé pour parler des soldats physiquement invalides est celui de la rééducation, tandis que pour les soldats souffrant de troubles psychologiques, l'analyse se centre sur les traitements envisagés pour les soigner, évoquant ainsi inévitablement toute la question des soins psychiatriques.

Sorti dans le cadre des commémorations du centenaire de la Première Guerre mondiale, ce livre souhaite également mettre en perspective ces célébrations. En effet, en faisant la part belle à un sujet peu traité, sensible, voire tabou, Christine Van Everbroeck et Pieter Verstraete entendent mettre en contraste l'engouement économique et politique entourant ces festivités avec la réalité plus triviale des invalides de la Grande Guerre.

Au-delà de l'Histoire de ce conflit marquant du début de 20^{ème} siècle, les auteurs prolongent leur réflexion jusqu'au 21^{ème} siècle. En effet, à l'heure actuelle, dans de nombreux conflits, soldats et même civils reviennent meurtris physiquement et psychologiquement

dans leurs foyers. La place de la personne handicapée dans la société est une question qui n'est pas l'apanage de la Première Guerre mondiale mais qui est encore et toujours d'actualité ; c'est aussi le rôle de l'historien que de raviver ce débat dans la société.

1. Voir notamment Evrard, E., Mathieu, J., François, R.-J. et Moorthamers, R., *Esculape aux armées. 500 ans de médecine militaire en Belgique*, Bruxelles, 1997 ; Janssens, P., *Belgische veldhospitalen tijdens de Eerste Wereldoorlog*, Bruxelles, 2001.

Lucie Castaigne, UNamur

TIMERY, J. et DAVID, V.

ÉLISABETHVILLE. LA PLAGE DE PARIS SUR SAINE. AUBERGENVILLE

Somogy Éditions d'Art, 2014

Cet ouvrage est prioritairement destiné à valoriser le patrimoine urbain d'Aubergenville (Yvelines, France), petite localité située à une quarantaine de kilomètres de Paris et baignée par la Seine. Il s'agit avant tout d'une publication destinée au grand public afin de découvrir quelques moments de 'l'âge d'or' d'Aubergenville au début du 20^e siècle. L'ouvrage est présenté comme 'un inventaire' dont le but est de 'donner à voir les vestiges, encore nombreux et tangibles, mais menacés' de la période d'entre-deux-guerres (p. 5). Cet 'inventaire' se divise en deux parties. La première entend rappeler l'historique de la localité et son évolution durant les années 1920 en cité de villégiature. La seconde partie - la plus importante - met en avant le patrimoine matériel de la localité (églises, habitations, etc.) via de nombreuses photographies. L'accent est presque exclusivement mis sur l'évolution d'Aubergenville en cité de villégiature au cours des années folles sous l'impulsion d'un homme d'affaires d'origine belge, Edmond Ramoisy (fondateur de *La Belgique prévoyante* et de *La Prévoyance mutuelle française*). Celui-ci racheta le domaine de La Garenne (château, écuries, etc.) pour ensuite engager de profonds changements urbanistiques. Le résultat en fut le lotissement appelé Élisabethville. Si le nom initialement présenté dans le cahier des charges fut 'La Garenne d'Aubergenville', l'appellation 'Élisabethville-sur-Seine' apparut sur les documents publicitaires dès 1927. La référence explicite à la reine belge ne paraît pas s'expliquer autrement que par l'importante admiration dont elle bénéficiait auprès de la population après la Première Guerre mondiale. Si les rues radiocentriques⁽¹⁾ du secteur de l'Étoile portèrent d'abord les noms typiques d'une station de villégiature (avenues de la Station, du Golf, du Château, etc.), on effectua rapidement des changements pour en renommer certaines d'après deux grandes batailles belges (Liège et Ypres) et françaises (Marne et Verdun). La reine Élisabeth accepta même de parrainer la ville dès la fin des années 1920. L'intervention d'un architecte comme Paul Tournon est à relever. Il réalisa l'église Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus construite en béton armé et disposant d'une fa-